



HAL
open science

Modelos latinos en la Castilla medieval de Mónica Castillo Lluch et Marta López Izquierdo (éd.)

Olivier Brisville-Fertin

► **To cite this version:**

Olivier Brisville-Fertin. Modelos latinos en la Castilla medieval de Mónica Castillo Lluch et Marta López Izquierdo (éd.). Cahiers d'Etudes Hispaniques Médiévales, 2012, 35 (1), pp.259-269. halshs-01104149

HAL Id: halshs-01104149

<https://shs.hal.science/halshs-01104149>

Submitted on 25 Apr 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

MODELOS LATINOS EN LA CASTILLA MEDIEVAL DE MÓNICA CASTILLO LLUCH ET MARTA LÓPEZ IZQUIERDO (ÉD.)

Olivier Brisville

E.N.S. Editions | « Cahiers d'études hispaniques médiévales »

2012/1 n° 35 | pages 257 à 269

ISSN 1779-4684

ISBN 9782847883909

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-cahiers-d-etudes-hispaniques-medievales-2012-1-page-257.htm>

!Pour citer cet article :

Olivier Brisville, « Modelos latinos en la Castilla medieval de Mónica Castillo Lluch et Marta López Izquierdo (éd.) », *Cahiers d'études hispaniques médiévales* 2012/1 (n° 35), p. 257-269.

Distribution électronique Cairn.info pour E.N.S. Editions.

© E.N.S. Editions. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

II

Comptes rendus de lecture

Modelos latinos en la Castilla medieval de Mónica Castillo Llach et Marta López Izquierdo (éd.)

Olivier Brisville

École normale supérieure de Lyon

Mónica CASTILLO LLUCH et Marta LÓPEZ IZQUIERDO (éd.), Madrid-Francfort : Iberoamericana-Vervuert (Medievalia Hispanica, n° 14), 2010, 378 pages avec bibliographies et notes de présentation des auteurs, ISBN : 978-84-8489-478-0, 15 cm x 22,5 cm, 36 euros.

Modelos latinos en la Castilla medieval est la poursuite et l'aboutissement d'un colloque organisé conjointement par le SIREM (GDR 2378) et le CIHAM (UMR 5648), en 2007, à l'École normale supérieure de Lyon, alors « Lettres et Sciences humaines ». Les dix-neuf articles de grande qualité qui composent cet ouvrage collectif s'articulent autour de l'étude de la continuité d'une latinité au cours du Moyen Âge castillan et des modalités évolutives de cette *latinitas* en tant que « modèle(s) » structurant(s). La conformité à un « modèle », généralement latin, est au cœur des études philologiques et linguistiques médiévales dans la mesure où la production textuelle s'établit alors sur la copie et l'*imitatio*, où la transmission des savoirs se fait par la *translatio* et où le latin est à la fois substrat du roman castillan et son superstrat culturel.

Le premier article homonyme (p. 7-23) constitue une introduction générale du sujet d'étude dans laquelle les éditrices proposent une contextualisation scientifique et une problématisation de ses enjeux, suivies d'une présentation concise de chaque article. La notion de modèle y est abordée comme corrélat et modulateur de la dialectique de continuité et de rupture entre l'Antiquité romaine et le Moyen Âge ibérique – et, a fortiori,

castillan. Privilégiant la vision d'une « lente transition »¹ entre ces deux périodes, la démarche générale de cet ensemble d'études se fonde sur le postulat d'un certain maintien de la latinité, allant de pair, néanmoins, avec une suite d'évolutions subtiles, inhérentes aux processus de transmission. Si l'on constate une pérennité de la *latinitas*, en accord avec la théorie formelle d'Ernst Curtius², d'un point de vue diachronique celle-ci se déclinerait graduellement selon une succession de réceptions et de réélaborations de ce modèle latin traditionnel, donnant ainsi lieu non pas à un modèle univoque inchangé, mais à un panel de modèles « en concurrence » – selon la théorie du « mouvement des modèles » de Thomas Kuhn³. Face à cette diffraction du concept de latinité en plusieurs modèles, les deux chercheuses questionnent par conséquent une continuité effective « d'éléments [...] d'un idéal latin multiséculaire »⁴, lequel pourrait s'atténuer jusqu'à devenir « un contenant de plus en plus vide de contenu mais capable de légitimer de nouveaux paradigmes »⁵. Le modèle est abordé à partir d'une double perspective : matériellement et formellement, il est un patron imité, un « moule » qui est transmis et qui est soumis à une adaptation ; comme modèle idéal et idéel, il est alors le produit contingent et sociohistoriquement daté d'une élaboration intellectuelle avec la constitution d'un canon d'autorités. Enfin, la troisième approche, sous-tendue par la définition même de la notion de « modèle », concerne les séparations entre l'élément latin et l'élément roman ou proto-roman et en particulier la différenciation linguistique entre les deux systèmes.

La présentation des articles qui vient après se divise en une partie linguistique, une partie sur les textes historiographiques de réélaboration et re-sémantisation du modèle latin, et trois articles de clôture sur l'élaboration du modèle latin.

La première étude sur la langue est macrolinguistique, tandis que la deuxième est épistémologique et métalinguistique. Toutes deux s'intéressent aux lignes de divisions entre les deux systèmes linguistiques. Roger Wright – dont les recherches sociophilologiques sur la situation linguistique médiévale ibérique sont déjà bien connues – se penche à nouveau sur la division entre les systèmes latin et roman et sur l'identification de l'état de langue des textes du bas Moyen Âge (« Romance, latín, y otra vez romance en la Península Ibérica en el siglo XII », p. 25-41). L'hispa-

1. « *Lenta transición* », p. 7. Toutes les citations proviennent de l'ouvrage en question et leur traduction est personnelle.

2. Voir Ernst CURTIUS, *La littérature européenne et le Moyen Âge latin*, Paris : PUF, 1956 [1948].

3. « [...] *Estamos ante "modelos latinos" en competición, que se suceden de acuerdo con el "movimiento de modelos" común a todo sistema de pensamiento, tal y como escribió Thomas Kuhn* », p. 7 ; voir Thomas KUHN, *La Structure des révolutions scientifiques*, Paris : Flammarion, 2008 [1962].

4. « *Elementos [...] de un ideal latino multiseccular* », *id.*

5. « *Un envoltorio cada vez más vacío de contenido pero capaz de legitimar nuevos paradigmas* », *id.*

niste britannique questionne la dénomination des textes antérieurs à la réforme clunisienne introduite au XII^e siècle. L'étude morpho-syntaxique et lexicale d'un fragment de texte de Sahagon, de la fin du XI^e siècle, et sa comparaison avec le *Traité de Cabrerros*, du début du XIII^e, étayeraient l'hypothèse que ce premier document n'aurait de latin que son apparente graphie. Dépassant la constatation d'une influence syntaxique romane dans la documentation latine de cette époque, il faudrait considérer que leur dimension latine résulterait d'un apprentissage non pas d'une langue distincte, mais d'un système logographique traditionnel : «c'est-à-dire que les scribes apprenaient à écrire; ils n'apprenaient pas le latin»⁶. L'introduction d'une nouvelle norme pour le latin, au XII^e siècle, fut alors le catalyseur de la scission entre deux systèmes, et de l'émergence d'une nouvelle norme graphique réformée pour le roman, ou, selon l'expression d'António Emiliano⁷, d'une «délatinisation scripto-linguistique»⁸. Pour Wright, jusqu'à la réforme qui introduisit l'équivalence entre un graphème et un phonème, les textes du bas Moyen Âge devraient être considérés comme des textes romans, quoique d'un registre élevé. La logographie latine ne serait, pour le philologue britannique, qu'une façade écrite cachant des réalisations déjà romanes. Il propose, en effet, une tentative de transcription phonétique du document de 1096 en API dans les annexes de son étude (en page 39).

Mercedes Quilis aborde dans son article, très bien référencé, les problèmes de périodisation en linguistique historique et se concentre, plus précisément, sur l'approche de l'espagnol des origines et sur la distinction entre latin et castillan («*Fronteras y periodización en el español de los orígenes*», p. 43-62). Après une introduction conceptuelle et historique depuis la périodisation linguistique jusqu'aux études contemporaines, la chercheuse passe en revue les différentes périodisations dans les grammaires historiques et dans les histoires de la langue. Elle souligne les difficultés épistémologiques et méthodologiques des délimitations, dues aux critères retenus et à la complexité pour rendre compte du changement linguistique avec précision. Si traditionnellement la période des origines débute avec la période wisigothique (414) pour culminer entre le X^e et le XIII^e siècle, les bornes de cette période et sa segmentation restent encore problématiques à l'heure actuelle.

Les deux articles suivants mettent en évidence l'influence adstratique du latin médiéval sur le castillan, tandis que les trois suivants se concentrent sur

6. «*Esto es, que los escribas aprendían a escribir; no aprendían latín*», p. 28.

7. António EMILIANO, «Latin or Romance? Graphemic variations and scripto-linguistic change in Medieval Spain», in : Roger WRIGHT (éd.), *Latin and the Romance Languages in Early Middle Ages*, Philadelphie : Penn State Press, 1996 [1991].

8. «*deslatinización scripto-lingüística*», p. 30.

la perpétuation de traits latins. Les hypothèses qu'expose Mario Barra Jover sont que le latin médiéval aurait continué d'innover morpho-syntaxiquement – bien qu'il ne fût plus une langue maternelle – et que cette même évolution aurait influé adstratiquement sur le changement linguistique au sein des langues romanes en étant une source d'emprunts durable («*Cómo vive una lengua muerta: el peso del latín medieval en la evolución romance*», p. 63-79). Il étudie pour cela l'émergence de l'anaphorique réitératif *dictum* et ses correspondants dans les langues romanes, en confrontant des cartulaires en latin et dans des langues vernaculaires. Bien que le chercheur soit fort précautionneux quant à la portée des données collectées, il constate l'apparition progressive des anaphoriques réitératifs en latin avant que ceux-ci ne passent aux langues romanes : d'abord sous la forme d'un participe passé adjectivé et préfixé, au détriment des démonstratifs latins classiques ; puis sous la forme simple grammaticalisée de *dictum*, ou de ses traductions articulées («*ledit*», «*lo dit*», «*o dito*», «*el dicho*»). Le décalage entre les innovations latines et romanes, d'un laps de temps moyen d'un demi-siècle – de vingt à quatre-vingt-dix ans –, serait un premier pas pour confirmer que la latinité profonde des langues romanes ne serait pas seulement substratique : le latin jouerait encore un rôle de modèle constitutif morpho-syntaxique.

Lola Pons Rodríguez étudie l'intégration lexicale par élaboration de trois adverbes du latin médiéval – inclusive, exclusive et respective – dans les traditions discursives castillanes des xv^e et xvi^e siècles («*La elaboración léxica desde modelos latinos: tres estudios de caso en el castellano medieval*», p. 81-111). À la différence de nombreux autres latinismes littéraires de la même époque, ces trois éléments proviennent du contact des langues latine et castillane dans l'espace de communication administratif et notarial. Cela prouve que «la coexistence dans un même espace communicatif de deux langues distinctes ne suppose pas nécessairement l'existence de deux familles distinctes de traditions discursives mais l'entrecroisement [...] de caractéristiques entre les unes et les autres»⁹. De plus, si tous trois ont connu une extension sémantique et fonctionnelle, ainsi qu'une intégration réelle et durable, ayant filtré dans d'autres traditions discursives, la comparaison diachronique, diatopique et diaphasique de leur immédiateté communicative explique les destins différents de chaque élément.

Gloria Clavería Nadal offre une autre étude du lexique, juridique cette fois, en se concentrant sur les expressions multinominales pour aborder les rapports des langues et des normes latines et romanes dans les textes notariaux du xiii^e siècle («*Latín y romance en la lengua jurídica del siglo XIII: observaciones sobre el verbo otorgar*», p. 113-129). L'auteure remarque

9. «*La convivencia en un mismo espacio comunicativo de dos lenguas distintas no supone necesariamente la existencia de dos familias distintas de TD sino el [...] entrecruzamiento de rasgos entre unas y otras*», p. 107.

que le verbe de la norme juridique latine *CONCEDERE* ne se transmet pas par un latinisme – *conceder* apparaît pour la première fois sous la plume de don Juan Manuel (p. 118) –, mais, au contraire, est substitué par le verbe roman *otorgar* qui n'avait qu'un usage restreint sous sa forme latine médiévale *AUCTORICARE*¹⁰. L'extension d'usage qui a lieu lors du transfert entre les deux normes s'accompagne d'une extension et d'un enrichissement sémantiques substantiels.

Javier Elvira, dans son article sur les structures linguistiques médiévales, met en exergue le maintien des structures archaïques de corrélation pendant la période d'affirmation romane (« Modelos latinos y mecanismos pragmáticos en las correlaciones medievales castellanas », p. 131-143). La création de nouvelles structures par l'emploi d'adverbes, alors inusités, montre qu'elles ont même, dans une certaine mesure, prospéré, avant d'être attirées par la préférence de la subordination, comme en latin.

L'étude d'Ana Serradilla Castaño sur les subordonnées complétives cherche à mettre en exergue « la pression que [peut exercer] le latin sur certaines constructions linguistiques de l'espagnol médiéval »¹¹ (« La subordinación completiva en español antiguo: continuidad y ruptura de los modelos latinos », p. 145-158). À l'instar du latin, et contrairement à la norme moderne, la subordination des verbes transitifs indirects se construisait alors directement et non avec la préposition du régime verbal. Cette rupture manifeste du modèle latin commence néanmoins à poindre dès la période médiévale pour des verbes courants tels que *hablar*, *pensar*, etc. Si la chercheuse fait état des divers facteurs favorisant chaque sorte de rection, en particulier l'analogie avec les autres types d'antécédents, il est intéressant de constater que la construction prépositionnelle apparaît dans des textes moins normés, plus influencés par l'oralité, et révèle donc une différence sociolinguistique dans cet emploi qui triomphera.

Le dernier article de linguistique de l'ouvrage, de José María García Martín, est une ample étude comparative des procédés exprimant la possession *lato sensu*¹² dans tous les dialectes romans (« La expresión de la posesión y fenómenos conexos del latín al español y a las demás lenguas románicas: semejanzas y diferencias », p. 159-183). La morphologie et la syntaxe, avec la dérivation ou l'articulation des possessifs, ainsi que d'autres points connexes comme le partitif et l'accord entre le COD et le participe passé, y sont méthodiquement analysés. L'hypothèse qui clôt ce panorama serait que la division entre les langues conservant le dérivé lexical fort de *HABERE*, et celles recourant à celui de *TENIRE*, serait valide

10. L'étymon en latin vulgaire reconstruit est **AUCTORICARE*. L'auteur donne les variantes *auctorigare* et *auctorizare* en latin médiéval. Voir p. 119.

11. « *La presión que el latín ejerce en determinadas construcciones lingüísticas del español medieval* » p. 145.

12. C'est-à-dire incluant l'expression de la propriété et de l'appartenance.

globalement pour les autres éléments de la possession, et que, par conséquent, l'évolution de ce trait particulier «gouverne[rait] l'évolution du reste des éléments appartenant à ce domaine»¹³.

Les études philologiques traitent de la survivance des modèles latins dans les textes tant d'un point de vue matériel, avec la transmission des formes et des sources, que d'un point de vue intellectuel, voire idéologique, avec l'adoption et la réélaboration d'un tel modèle par la sélection desdites sources.

Quatre articles se consacrent à l'entreprise alphonsine et au rôle charnière qu'elle joua dans la transmission et l'hispanisation du modèle gréco-latin. Pilar Saquero Suárez-Somonte établit que, contrairement au lieu commun, la sagesse et les textes antiques ne s'étaient pas perdus pendant la parenthèse médiévale («Alfonso X el Sabio y la traducción occidental», p. 185-199). Elle souligne, de plus, le maintien de la filiation classique et européenne que chercha à établir l'œuvre d'Alphonse X, en plaçant l'Espagne d'alors dans la lignée des empires antiques.

Irene Salvo García étudie la réutilisation des mythes de la création des *Métamorphoses* d'Ovide et le rôle de modèle de cet auteur prééminent dans la *General Estoria* («Los mitos de la creación en las *Metamorfosis* de Ovidio (Met. I, v. 5-162) en la *General Estoria* de Alfonso X», p. 201-222). L'établissement d'une typologie de traduction des textes et gloses ovidiennes permet à la doctorante de montrer non seulement l'exemplarité de cette œuvre considérée comme «la Bible des gentils» («*la Biblia de los gentiles*»), mais aussi les processus de réception directe et indirecte de la tradition latine pour élaborer un travail castillan original et singulier.

Ce même processus de rupture innovante dans le cadre délimité par le modèle, est abordé par Corinne Mencé-Caster dans une étude structurale didactique et convaincante de l'épisode de Didon et Énée dans l'*Estoria de España* («Modelos históricos y literarios latinos y prosa histórica romance: el ejemplo de la *Estoria de España* de Alfonso X», p. 223-238). L'étude des normes rhétoriques, des éléments intratextuels narratifs et structurels, et des relations hypertextuelles de transpositions formelles et thématiques met en exergue la pluralité des modèles suivis et les changements subtils patents relevant de la *renovatio* au sein de l'*imitatio*. Selon les mots de l'auteur, «s'il est certain que les sources latines représentèrent des modèles à imiter, elles furent avant tout un creuset de virtualités thématiques et stylistiques dont se sont inspirés les compilateurs castillans pour créer des modèles rhétoriques adéquats à la nouvelle écriture en langue romane»¹⁴.

13. «Gobierna la evolución del resto de los elementos pertenecientes a ese ámbito», p. 179.

14. «si es cierto que las fuentes latinas representaron modelos a imitar, fueron ante todo un crisol de virtualidades temáticas y estilísticas en las que se inspiraron los compiladores castellanos para crear modelos retóricos adecuados a la nueva escritura en romance [...]», p. 237.

Inés Fernández-Ordóñez, pour sa part, met en relation l'*ordinatio* avec le processus de *compilatio* à l'origine des œuvres alphonsoïques (« *Ordinatio* y *Compilatio* en la prosa de Alfonso X el Sabio », p. 239-270). Bien que la segmentation en livres, *capitula* et *tituli* ne soit pas une pure création du corpus alphonsoïque, sa systématisation et son enrichissement formel et matériel, par des procédés tels que l'enluminure, s'étendent à toutes les œuvres du corpus. L'approche de l'ordonnancement hiérarchique met de plus en lumière l'étude des sources compilées en éclairant leur sélection. Si les processus de compilation respectent bien souvent les organisations déjà existantes, la structuration formelle et l'emphase graphique qui l'accompagnent procèdent d'une volonté d'englober exhaustivement le savoir en renforçant et en explicitant les idées fondamentales. Cette volonté d'articulation s'associe à la *compilatio* des sources pour offrir justement de nouveaux modèles qui ne leur sont plus aveuglément subordonnés.

Les deux études suivantes mettent en avant la réélaboration et la resémantisation du modèle afin de légitimer, critiquer ou justifier des innovations grâce au pouvoir symbolique de celui-ci. Par l'étude des différences entre le *Fuero Juzgo* castillan (xiii^e siècle) et sa source latine, le *Liber Iudiciorum* wisigoth (vii^e siècle), en particulier dans leur préambule, Estelle Maintier-Vermorel analyse les transformations fines et discrètes qui apparaissent dans la traduction (« *Fuero Juzgo*: una traducción al servicio de la génesis del Estado moderno », p. 271-287). Ces altérations sont orientées pour renforcer le pouvoir royal au détriment de l'Église. Les changements entre les deux versions montrent comment la situation sociopolitique et les visées idéologiques du règne de Ferdinand III influencèrent cette traduction pour contrebalancer la subordination isidorienne du pouvoir temporel, et pour poser les premiers jalons de l'État moderne dans lequel la royauté héréditaire de droit divin est soutenue et défendue par l'Église, son alliée. La traduction du modèle n'est pas alors une translation du savoir mais de l'autorité pour légitimer les évolutions politiques voulues.

Carlos Heusch s'intéresse à l'évolution conceptuelle du modèle chevaleresque entre les xiii^e, xiv^e et xv^e siècles (« La caballería de ayer y la de hoy. El sueño latino de algunos caballeros letrados del siglo xv », p. 289-306). Le fossé qui sépare le chevalier monarchique au service de la Couronne du xiii^e siècle, du chevalier spirituel de don Juan Manuel ou de García de Castrojeriz au xiv^e siècle, empêche de considérer cette figure comme un modèle unique et univoque. L'émergence d'une nouvelle conception d'un chevalier avant tout soldat, critique la décadence de l'ordre de ces « *fijos de algo* » et va chercher en la figure du *miles* romain un modèle antique pour le réinventer et l'opposer au mauvais chevalier oisif d'alors. Bien que cet archétype de vertus viriles, guerrières et chrétiennes fût repris sous la plume d'un auteur du xv^e siècle tel Gutierre Díez de Games dans son *Víctorial*,

il visait alors, dans les mains des lettrés, à enfermer le chevalier dans une fonction guerrière et à réprimer ses aspirations politiques naissantes. En effet, le xv^e siècle voit naître avec la pensée de Leonardo Bruni une autre facette du modèle chevaleresque, inspirée cette fois de l'*equus* romain, qui conjugait l'art des armes et celui des lettres pour jouer pleinement un rôle politique. Cette réinvention ou re-sémantisation du modèle va puiser dans l'Antiquité mythique pour «imaginer [la] modernité»¹⁵. Le chercheur éclaire ainsi l'instrumentalisation du modèle au sein de sa réélaboration en fonction des visées idéologiques.

Par la suite, Cristina Jular Pérez-Alfaro offre une étude sur la généalogie du lignage des Velasco en établissant les constituants exemplaires de ce modèle nobiliaire castillan («Porque tengo obligación: genealogía, escritura e identidad nobiliaria. Los Velasco», p. 307-329), tandis que José Carlos Martín se penche sur les premières annales en latin de Castille et du Léon («Los comienzos de las letras latinas en Castilla y León: de los Anales castellanos primeros a los segundos», p. 331-346).

Bernard Darbord propose, quant à lui, une réflexion générale et épistémologique sur la notion de «modèle» et sur ses implications en philologie, illustrée, dans un second temps, par une étude de quelques recueils d'*exempla* médiévaux («Los *exempla* medievales: reflexión sobre los modelos latinos», p. 347-359). Partant du fait qu'historiquement l'étude de la littérature se concentrait sur un canon de modèles d'*auctoritates* que structuraient des *topoi*, B. Darbord passe en revue les grandes polémiques philologiques du xx^e siècle concernant l'idée d'une tradition littéraire, diachronique, qui s'oppose à une production et à une réception synchroniques déterminées par une mentalité et un horizon d'attente propres à une époque. Cette dialectique théorique est, par la suite, examinée concrètement par l'étude du *Libro de los exemplos por ABC* de Clemente Sánchez Vercial (c. 1365-c. 1438) et de la source latine du *Libro de los Gatos*, les *Fabulae* (c. 1219-1221) d'Odon de Chérillon. En effet, bien que les prédicateurs qui composèrent ou eurent recours à ces ouvrages eussent à l'esprit la finalité de l'illustration morale par l'exemple, ceux-ci étaient imprégnés de la lecture de leur modèle; le modèle littéraire culturel et son respect peuvent et doivent être considérés comme des critères fondamentaux de production et de réception médiévales : «il règne le respect du modèle que les *magistri* inculquaient à leurs élèves»¹⁶.

L'article de César García de Lucas qui conclut cet ouvrage part de l'étude de la traduction de l'*Axiochos* par Pero Díaz de Toledo (c. 1444) pour remettre en question l'idée topique dépréciative d'une méconnaissance

15. «imaginar [la] modernidad», p. 304.

16. «reina aquel respeto del modelo que los *magistri* inculcaban a sus alumnos.», p. 358.

des Classiques en Espagne à la fin du Moyen Âge («Notas sobre la versión castellana del *Axióco* hecha por Pedro Díaz de Toledo», p. 361-372). Pour cet universitaire, les procédés de traduction et le texte traduit s'apparentent aux attitudes et aux œuvres renaissantes telles que la mésestime pour la langue vernaculaire, les latinismes lexicaux et les constructions latinisantes. Cela le conduit à reconsidérer les œuvres et les auteurs du xv^e siècle espagnol en soulignant que leurs traits classiques ne sont ni sporadiques ni superficiels et témoignent, au contraire, d'une réelle appropriation de ces modèles, ainsi que des débuts renaissants espagnols. La Renaissance marquerait une rupture avec la période antérieure parce que justement elle renouerait pleinement avec les modèles classiques, en se détachant de leurs réactualisations médiévales successives.

La présentation de chaque auteur et de ses spécialités clôt l'ouvrage (p. 373-378). Bien que les références suivent le modèle «auteur-date», peu pratique car obligeant à un va-et-vient pour prendre connaissance de l'œuvre citée, cela présente néanmoins l'énorme avantage de fournir une bibliographie récapitulative après chaque article.

L'introduction excellemment menée par les éditrices permet d'établir clairement les liens entre la grande diversité d'enjeux et de points de vue abordés dans les études ultérieures. Si l'ensemble peut éventuellement paraître à première vue hétéroclite, il est judicieusement articulé pour souligner à l'opposé la densité et la complexité de la notion centrale de «modèle», et la complémentarité des focales proposées. C'est en effet cette richesse de l'objet d'étude, crucial pour les études médiévales, qui est la principale caractéristique de cet ouvrage collectif. La pluridisciplinarité présente enrichit la réflexion générale. Elle permet, si ce n'est de circonscrire l'intégralité de la notion, du moins d'en approfondir les diverses facettes tout en offrant un panorama représentatif.

Fondement même des lettres du Moyen Âge ibérique, la transmission de la filiation latine, la réactualisation du ou des modèles et leur (ré-)élaboration sont tant de procédés primordiaux qui doivent être pris en considération dans l'étude des productions médiévales et de leurs aspects sociaux. Sans retomber dans les vieilles polémiques ayant opposé Ramón Menéndez Pidal et Joseph Bédier, ou Claudio Sánchez Albornoz et Américo Castro, auxquelles fait référence Bernard Darbord (p. 350 et suiv.), les universitaires réunis pour cet ouvrage cherchent à réinterroger l'extension de la *latinitas* en soulignant, en même temps, la naissance de l'idiosyncrasie médiévale castillane. Contrairement aux images d'Épinal vétustes et désuètes de l'historiographie ancienne, la rupture fantasmée entre la gloire antique et l'obscurité médiévale, et le retard intellectuel d'une Péninsule aux prises avec une entreprise de «reconquête» – tout aussi mythifiée – se révèlent être bien loin de la réalité d'une continuité évolutive complexe

dans laquelle se fondent le maintien d'une tradition et des innovations, ou plutôt des rénovations de celle-ci.

Le modèle, la référence à ce modèle et le respect qu'il inspire sont au cœur des activités et des questionnements intellectuels du Moyen Âge. Les études sur l'œuvre alphon sine l'illustrent bien : le respect dû à l'original n'empêchait pas l'originalité et la singularité de l'œuvre. Le recours à un modèle et son utilisation ne sont jamais une pure *mimesis* et incluent, consciemment ou non, une adaptation aux paradigmes, aux habitudes de lecture ou à l'idéologie de l'époque qui s'en revendique. Le maintien et la recherche d'un modèle peuvent même, bien souvent, s'apparenter à une instrumentalisation, comme le soulignent Estelle Maintier-Vermorel et Carlos Heusch, pour légitimer par l'autorité de la tradition, la nouveauté. La mystification n'est jamais loin de la mythification.

D'un point de vue linguistique, enfin, cette notion est des plus cruciales, tant pour la diachronie évolutive que pour les états de langue des origines. Le traitement fait par les diverses études est à la hauteur de ce caractère primordial. L'émergence de la prose castillane et les processus linguistiques à l'œuvre sont riches et dynamiques, et non, bien sûr, le seul fait d'une usure ou d'une corruption du latin, pour reprendre les métaphores traditionnelles. La *latinitas* des Ibéro-Romans ne se limite pas non plus à leurs fondements latins, comme cherchent à le démontrer de très belles études de cet ouvrage. Les liens unissant les deux systèmes ne se réduisent pas à ceux d'une langue et de son substrat. Le maintien du latin dans l'Europe médiévale, comme norme et variété prestigieuses, a fait que les idiomes vernaculaires qui allaient en s'affirmant, ont continué de tisser des relations bien plus complexes que l'évolution patrimoniale ou le simple calque latinisant. Le prestige du modèle de ce superstrat culturel est à prendre en compte dans les évolutions des systèmes linguistiques romans. Il faut souligner à ce propos que le recours croissant et fécond à des notions et à des outils conceptuels sociolinguistiques, ou de la linguistique du discours¹⁷, semble permettre de renouveler les approches d'une linguistique historique traditionnellement très philologique. Les apports de ces «jeunes» branches de la linguistique paraissent prometteurs. Par exemple, bien que «controversée» – comme le précise Mercedes Quilis (p. 58) –, la thèse de Roger Wright refusant la traditionnelle diglossie médié-

17. Je considère ces deux champs disciplinaires au sens large de leur dénomination, recouvrant ainsi chaque ramification qui, on le sait, sont prodigues en «-linguistiques». Je pense, entre autres, à d'autres volumes de la même collection qui avaient déjà rénové certaines approches linguistiques. Daniel JACOB et Johannes KABATEK (éd.), *Lengua medieval y tradiciones discursivas en la Península Ibérica: Descripción gramatical-pragmática histórica-metodología*, Francfort-Madrid : Vervuert-Iberoamericana, 2001 ; Johannes KABATEK (éd.), *Sintaxis histórica del español y el cambio lingüístico: Nuevas perspectivas desde las Tradiciones Discursivas*, Madrid-Francfort : Iberoamericana-Vervuert, 2008.

vale a offert de nouvelles perspectives à exploiter et à pondérer pour l'histoire de la langue. Il est vrai que la tentative de transcription phonétique d'un texte du XI^e siècle peut paraître hardie, bien que raisonnable dans le corps de l'étude. Elle a néanmoins le mérite de dépasser le conservatisme associé au médium écrit, pour chercher à conjecturer et à reconstituer la réalité langagière. S'attarder sur le poids du modèle dans les traditions discursives, voire sur la gangue qu'il a pu être et a été pour la graphie et la structure syntaxique, permet justement de s'approcher des variétés qui le suivent et qui en sont influencées. S'il ne convient pas à ce compte rendu de s'appesantir davantage sur la situation sociolinguistique médiévale, on peut tout de même émettre la semi-hypothèse que la pluridisciplinarité et la comparaison de points de vue pourront encore apporter leurs fruits à ce débat. Le contact des langues est un champ déjà bien établi pour l'étude d'autres époques ou d'autres lieux. La comparaison s'avère être souvent une inspiration et il existait une situation linguistique analogue de l'autre côté de la frontière. Dans un article récent, le philologue romaniste et arabisant Alberto Montaner proposait une alternative pour envisager la dualité de l'ibéro-roman et du latin¹⁸. Pour dépasser l'alternative d'une diglossie complexe ou d'un monolinguisme ancien (proto)roman, le professeur Montaner a recours à la situation de l'arabe. Il soumet l'idée d'un continuum diastratique et diaphasique entre les deux variétés, d'une combinaison variable de normes linguistiques latines et romanes perméables au sein d'un même texte¹⁹.

La latinité est un système structurant complexe et pérenne dont le pouvoir symbolique et l'identité se maintiennent, même si – et peut-être même, parce que – elle peut se restructurer subtilement au niveau du contenu et de l'interprétation²⁰. Si elle perdure d'abord comme une continuité logique, un héritage transmis, c'est le halo mythique légitimateur qui fait qu'elle soit réformée et re-formée, sans pour autant se réduire à un *envoltorio* vide. La pluralité d'approches réunies ici permet d'apporter des éléments de réponse concrets et précis sur cette complexité, tout en offrant des pistes de réflexion et de comparaison à explorer.

18. Voir Alberto MONTANER FRUTOS, «L'intégration des emprunts arabes en latin médiéval (d'après la documentation léonaise)», in : Maurilio PÉREZ GONZÁLEZ et Estrella PÉREZ RODRÍGUEZ (éd.), *Influencias léxicas de otras lenguas en el latín medieval*, Valladolid-León : Universidad de Valladolid-Universidad de León, 2011, p. 137-160. Je remercie l'auteur de l'opportunité qu'il m'a donnée de consulter cet article avant sa parution.

19. *Ibid.*, p. 50 *sqq.* Voir aussi Alberto MONTANER FRUTOS, «El continuo diastrático de la espectroglosia latinorromance ibérica medieval», *e-Spania* [en ligne], 13, juin 2012, consulté le 25 juin 2012. [URL] [<http://e-spania.revues.org/21093>], voir en particulier les pages 16 à 20 de la version en pdf.

20. Voir l'article de Pierre BOURDIEU, «Sur le pouvoir symbolique» [1977], *Langage et Pouvoir symbolique*, Paris : Seuil, 2001, p. 201-211.